

J.-M.-G. Le Clézio

Peuple des oiseaux

« Tantalilili, inpapapa, achalá, achalá! »
Chant de Nezahualcoyotl de Acolhuacan.

L'arbre est très grand, très haut, son feuillage scintille et fait un bruit de métal dans le vent du soir. La lumière du ciel s'arc-boute sur lui, une grande lumière jaune qui décroît peu à peu. L'arbre est là, au bord de la chaussée de Jacona, pas très loin du ciné Charles Chaplin, à la limite des terres inondées de la Luneta. Très vieux l'arbre, très haut et très vaste. C'est un eucalyptus à feuilles sombres en forme de lames, au tronc énorme qui perd son écorce par plaques. Ses branches sont écartées largement, jusqu'à couvrir d'ombre toute la chaussée, et les feuilles légères tournent comme des hélices dans le vent du soir, en jetant des éclairs de lumière sur les carrosseries des voitures. Ce sont elles qu'on entend, le jour, dans la lumière du soleil, quand il n'y a pas de camions sur la chaussée; elles font un bruit de métal et d'eau, un bruit de pluie.

En dessous, il y a la chaussée de Jacona, très droite vers l'ouest, qui franchit les champs inondés où travaillent les femmes et les enfants. Mais l'arbre géant règne sur son territoire, seul, au centre de son ombre, et c'est comme s'il n'y avait que lui de vivant jusqu'à l'horizon des volcans.

C'est vers lui que vient le peuple des oiseaux. A cinq heures du soir, quand le soleil s'approche des volcans, la lumière change dans le ciel. La température s'adoucit d'un seul coup, la brûlure du soleil s'apaise. Il y a un voile invisible, transparent, un léger rideau qui intercepte la chaleur. C'est suspendu, sans qu'on sache comment, c'est immobile. Les choses et les gens sont arrêtés, comme cela, sur eux-mêmes, la vague de la chaleur est debout, il y a beaucoup de gestes et de mouvements qui restent en équilibre, comme s'ils allaient retomber en arrière.

C'est à cause des oiseaux. C'est un signe qu'ils ont donné, sans qu'on l'ait perçu, mais tout le monde comprend. Parce qu'à ce moment-là, il n'y a plus de vent dans les feuilles de l'eucalyptus, on n'entend plus le bruit de pluie de la lumière, on ne sent plus l'heure avancer sur les

visages. Le temps s'arrête alors, il devient vaste et lointain comme le ciel, il ne bouge pas plus que les ombres.

Ce sont les oiseaux, cela est sûr. Ils viennent, ils arrivent. D'où viennent-ils? Difficile de dire. Des champs ensemencés, du côté des canaux, de l'Ario, ou bien du sud, du côté de Chavinda, de Sahuayo? Ou bien des grandes étendues vertes d'El Platanal, ou peut-être même du geyser? Ils volent lourdement, par groupes de vingt à trente, non pas comme les impeccables escadrilles d'oies sauvages, ni même comme les étourneaux qui oscillent et vibrent comme une nuée d'insectes. Non, eux, ils volent à la débandade, comme des pillards qu'ils sont, sans souci d'ordre ni de préséance, n'importe comment, en piaillant de leurs voix suraiguës. Des quatre points de l'horizon, ils arrivent, ils se dépêchent, par volées, traversant le ciel clair où la lumière est suspendue. Ils sont noirs, d'un noir étrange, avec des reflets bleus ou pourpre. Ils glissent dans l'air en bougeant beaucoup leurs ailes courtes et larges, avec leur longue queue qui traîne derrière eux. On dirait des poissons traversant un lac, fuyant quelque chose. Il y a presque de la peur dans leur passage, tandis qu'ils arrivent, par petits groupes, venus on ne sait d'où, jaillis des massifs et des arbres, vers le grand eucalyptus sombre qui les attend.

Les uns après les autres, les oiseaux noirs se perchent sur les hautes branches de l'arbre. Sans cesse, ils arrivent, maintenant si nombreux que les groupes d'oiseaux se réunissent dans le ciel avant de toucher l'arbre, et tournent lentement autour du feuillage en formant une sorte de tourbillon aux ramifications incessantes, si nombreux que le bruit de leurs ailes s'unit et fait un grondement continu de cataracte, un grondement de moteur sur la chaussée de Jacona, bruit d'eau, bruit d'air, froissement qui encercle le feuillage sombre du vieil arbre, et les cris aigus des oiseaux déchirent le ciel pâle, résonnent sur toute la terre, semblent jaillir du fond même de l'arbre uni à la terre et au ciel, s'appelant, se répondant, s'annulant, crissant, hululant, gargouillant, et le bruit infini de leurs ailes et de leurs voix met en cercle la terre et le ciel autour de la colonne de l'arbre, l'arbre immense, tandis qu'apparaissent les noms des dieux, leurs seuls vrais noms, leurs secrets :

AUANDARO : LE CIEL

Tsiriki, l'oiseau-mouche
Lui qui chante quand il voit le coyote

Il danse immobile devant la fleur écarlate
Il danse devant le doux miel des fleurs
Il danse devant le feu, devant la mort
Ses prêtres ont revêtu les plumes couleur de lumière
Les Huitzitzilin
Les soldats de Huitzilopochtli
Les Prêtres du Feu dans la grande ville des Colibris
Celle qu'on nommait Tzintzun Tzan, la Lumière des Colibris

Tata Hurhiata, le Père-Soleil Nana Kutsi, la Mère-Lune
Tata Hoskok'eri, le Père Grande-Etoile

Khéhta, le zenzontle
sa voix grince et coule
vide de l'eau sur la terre poussiéreuse

Les petits, les dévoreurs :

Sítu
Tsérepapa, l'oiseau-bêche
Uiuítsi, celui qui mange les baies du capulin
Kurhúkumbats, l'oiseau à tête noire qui chante avant la nuit
Titíturhi, l'oiseau rayé qui porte une crête
Tserépapuire, l'oiseau vert, jaune, rouge
Emu, Tsiuápu uri, l'oiseau-pic
Pitsíkata, l'hirondelle

Mirtú
Kuáiu, l'oiseau bleu

ECHERENDO : LA TERRE

Le jeu de l'écureuil volant poursuivi par le coyote
La danse de Tsikat Ambási, le dindon sauvage
La danse de Tsaváнду, la perdrix rayée

« Ensuite venaient des gens qui dansaient une danse appelée
Paracata Uaraqua, c'est-à-dire danse du Papillon, et ils dan-
saient cette danse dans une cour fermée par une palissade,

ou dans la Maison des Pères, et le Prêtre de cette déesse dansait là ceint d'un serpent imité, et en tenant un papillon de papier... »

Kátatani, faire voler un cerf-volant haut dans le ciel sans nuages

Tsakárhi, la grive noire ivre d'avoir mangé les baies du Susureni, et la magie l'a multipliée à l'infini, comme une fumée noire dans le ciel, oscillant, tourbillonnant, plus nombreux que les semences dans les champs, plus nombreux que les enfants des hommes

« Cinq jours avant cette fête, les Prêtres arrivaient des villages avec leurs dieux, ils venaient à la fête et les danseurs appelés Cesquaracha entraient dans la Maison des Pères avec deux autres Prêtres appelés Hauri Pitzipecha, et ils jeûnaient jusqu'au jour de la fête, et la veille de la fête ils marquaient la poitrine de deux esclaves ou de deux délinquants qui devaient être sacrifiés, et le jour de la fête les danseurs avec leurs boucliers d'argent sur les épaules et leur croissant d'or autour du cou, venaient alors deux Principaux se joindre à la danse, et ils représentaient les nuages blanc, jaune, rouge et noir, déguisés pour figurer chacun de ces nuages, représentant le nuage noir en s'habillant de noir, et de même pour les autres, et ils dansaient là avec les autres et quatre autres Prêtres qui représentaient d'autres dieux qui étaient avec la déesse Cuerauáperu et ils sacrifiaient ces esclaves en leur arrachant le cœur, ils les utilisaient pour leurs cérémonies, et tout chauds encore ils les apportaient aux sources d'eau chaude du village de Araro, depuis le village de Zinapecuaro, et ils les jetaient dans une petite source d'eau chaude qu'ils fermaient ensuite avec des planches, ils mettaient du sang dans toutes les autres sources qui étaient dans ce village et qui étaient consacrées aux autres dieux, et ces sources le rejetaient au-dehors, et ils disaient que de là venaient les nuages qui donnent la pluie... »

Hipuni, la colombe

Kirítari, kta uri, le pivert, l'oiseau de la maison

Kuirísi, le canard

Hapúndarhu, l'ibis blanc qu'aucun poison ne peut tuer

Khuáki, le corbeau

Kurhítsi, le vautour, le dieu qui revêt l'habit blanc des
Thupúthupúsi et ne redescend plus jamais sur la terre

Tukúri,

le hibou seul dans la nuit

celui qui invente le chant de la magie

Kirhíki, le faucon

Kuiiúsh, l'épervier, dont l'ombre glisse sur les herbes pâles
porteur de la mort, silencieux, lointain comme une raie sous
la mer

Au loin sont les volcans

Khuiiúsi, l'aigle gémit dans le vent

CUMIECHUCUARO : LE MONDE DES TAUPES

Combien de temps? Mais le temps n'existe pas quand se forme le grand tourbillon des oiseaux. Les cris aigus ont arrêté le temps, figé la lumière. Longtemps le soleil semble suspendu au-dessus des montagnes, du côté des Jumeaux et du volcan Patamban, et l'Océan Pacifique doit ruisseler d'étincelles. Le soleil ne bouge plus, comme si le tourbillon des oiseaux noirs avait capté toute la force du monde, avait arrêté la marche des pensées et des actes du monde.

La chaussée de Jacona est étrangement vide, maintenant. La terre tout entière semble vide, dans la lumière jaune du dernier soleil. Les champs, les rues de la ville, les terrains vagues, tout semble épuisé.

Les derniers groupes d'oiseaux noirs arrivent, tournoient autour de l'arbre, cherchant une place. Mais sur les branches de l'eucalyptus, depuis le haut jusqu'aux maîtresses branches, tout est occupé. Par milliers ils sont assis, tellement serrés les uns contre les autres que par moments l'un d'eux doit s'envoler pour laisser la place aux autres, puis cherche à se reposer en criant très fort. Combien sont-ils? Dix mille, quinze mille, ou plus? L'arbre géant vacille sous le poids des oiseaux, perd ses feuilles. C'est lui qui est le centre de l'existence, il soutient un peuple, une ville, il est le pilier du ciel. Autour de lui, les champs de maïs et de tomates, les habitations des hommes, les routes, les canaux; plus loin encore, les volcans, les forêts de cèdres et de pins, les déserts, les lacs, les hauts-plateaux balayés par le vent. Tout s'est arrêté, en attente, car les oiseaux sont les seuls dieux, les seuls maîtres de l'univers.

Ils ne sont plus dans le ciel, mais on voit encore leur danse en taches aveugles dans l'espace, et les lentes membranes aux bords du tourbillon continuent à girer lentement autour de l'eucalyptus, comme un ciel en train de se défaire.

Alors le bruit de leurs voix éclate soudain, ensemble. Les oiseaux parlent leur langue. Les sons aigus jaillissent, durs, serrés, ils roulent, se coupent, voix, cris, roulades de l'arbre aux feuilles vivantes, cris des branches, des racines; c'est dans le silence dense de la terre, tandis que le ciel reste immobile, avec le soleil qui plonge maintenant vers le volcan Patamban et le vent de la haute altitude qui a déchiré un nuage. C'est ici, au-dessus d'une mer aux vagues arrêtées.

Les oiseaux parlent et crient, si fort qu'on ne pourra plus rien entendre d'autre. Leur ivresse est sans fin, elle emplit le ciel. Ils sont les seuls dieux vivants, les seuls possédants. Leurs voix sortent du feuillage de l'arbre, elle entre dans tous les creux, elle va jusque dans les rues de la ville, jusqu'au fond des vallées.

Le soleil descend vite maintenant, il plonge vers les pentes du Patamban. Il y a une drôle de tache rouge qui croît, qui change le ciel, comme une peau. Tout ce qui était arrêté par le tourbillon des grives, recommence. Les hommes apparaissent d'un coup, chétifs au milieu des champs ou sur les toits plats de leurs maisons. Sur la chaussée vont et viennent de lourds camions gros comme des insectes. Ils vont vers la nuit, avec leurs chargements de fruits, de Pepsi-Cola, de ferrailles, du côté de Quiroga, d'Uruapan.

L'arbre est immense, debout tout seul au bord de la chaussée. Dans ses feuilles, les milliers d'oiseaux parlent, crient, se querellent, avant de dormir. L'air est transparent, le ciel s'assombrit peu à peu à l'est, on voit même apparaître la première étoile, un point incandescent dans le bleu de la nuit. L'ivresse est grande, autour de l'arbre qui soutient le peuple des oiseaux. L'ivresse est ineffaçable, et les noms anciens des dieux résonnent de toutes parts. Il y a le souvenir du grand tourbillon ailé qui, pendant un instant, a arrêté la marche du monde.